

## BIBLIOGRAPHIE

Lucienne A. ROUBIN, *Le Monde des Odeurs*, Paris, Méridiens, Klincksieck, 1989, 269 p.

C'est un ouvrage d'une qualité rare que nous propose Lucienne A. Roubin avec ce *Monde des Odeurs*, préfacé par Pierre Chaunu. Historienne de formation, Lucienne A. Roubin ne s'appuie pas seulement sur une documentation d'une extrême ampleur qui la conduit de l'antiquité au monde d'aujourd'hui, de la Turquie à la Provence, sans parler des longues enquêtes faites sur le terrain, elle est servie par une sensibilité exquise qui donne à chacune de ses pages son prix ou plutôt son odeur.

De tout temps le monde méditerranéen a apprécié les senteurs, si bien que Cléopâtre imbibait de parfums les voiles de ses galères. L'Eglise a accordé à l'encens le pouvoir que l'on sait, encore que certains fidèles de la région aient parfois cherché et trouvé un ersatz à ce précieux produit. Ainsi, pour la fête de la Vierge, le 8 septembre, à Allauch, les fidèles brûlaient du thym dans l'encensoir. De même les odeurs suivent la ménagère de Haute-Provence au rythme des saisons et des tâches quotidiennes. Toute une population est au parfum, sans que l'expression ait la moindre connotation policière. Sur ce dernier chapitre, Lucienne A. Roubin a écrit les plus jolies pages d'un livre qui en est riche.

Traitant l'odoriférant en Castellonais, sur sa terre d'élection, elle rappelle le rempart aromatique dressé en hiver pour éloigner l'odeur du bétail, les purifications aromatiques au printemps, les fleurs et sueurs de l'été, les effluves faunesques de l'automne. De manière savoureuse, elle dénombre toutes les senteurs et tous les plats qui utilisent ces herbes : beignets à l'acacia, basilic, romarin, thym médicinal, ail donnant sa force à l'aioli, oignon, gage de virilité, laurier, genévrier qui protègent contre la maladie et le maléfice, sauge recommandée par l'école médiévale de Salerne. Toutes senteurs auxquelles se joignent l'eau-de-vie et, malheureusement, de nos jours, le tabac. A partir des odeurs, Lucienne A. Roubin reconstitue un art de vivre.

A l'origine de la recherche, la lavande dont Lucienne Roubin étudie l'aire de floraison et le traitement de plus en plus savant. D'où, ouvrant l'étude, et selon la tradition de l'historiographie française ici amplement justifiée, une évocation du Castellonais, de ce pays du haut Verdon, pays de montagne et de tradition. Ces villages au climat rude et à la population forte sont depuis longtemps en liaison étroite avec Grasse, devenue capitale du parfum et qui, il y a quelques années y employait quelque 2.000 ouvriers.

Aujourd'hui cette prospérité séculaire et cet équilibre humain paraissent quelque

peu menacés. La machine à laver et ses détergents détrônent la lessive au battoir dans l'eau fraîche des lavoirs publics. La maison campagnarde s'est libérée de sa colonie animale et il est moins nécessaire de se prémunir contre les odeurs nauséabondes. Le monde rural change peut-être moins vite que le monde urbain, mais il change. Les « nez », recherchés jusqu'en Amérique savent toujours doser et amalgamer les senteurs, mais l'empirisme du passé tend à céder la place à des méthodes plus scientifiques. A l'école créée à Versailles ne sont admis que les titulaires d'un diplôme d'études supérieures de chimie. Nous sommes loin des gantiers parfumeurs de jadis qu'aimaient montrer les romans feuilletons en quête de crimes noirs. Forcerons-nous les choses en avançant que Lucienne Roubin a la nostalgie de l'ancienne civilisation à la fois simple et raffinée que le progrès prive de son mystère.

On mesure en tout cas combien l'histoire s'est enrichie depuis le début du siècle. Elle ne se contente plus d'étudier les palais gouvernementaux, les églises et les écoles, la politique et les mouvements sociaux, elle évoque la nourriture, le vêtement, le parfum. Le corps était oublié. La sensation pourtant existe, elle nous suit du réveil au coucher. Voici qu'à une enquête de plus en plus étendue, « les parfums, les couleurs et les sons nous répondent. »

Pierre GUIRAL

*Hommes, idées, journaux. Mélanges en l'honneur de Pierre Guiral*, publiés sous la direction de J.-A. Gili et R. Schor, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988, 487 p.

Disons tout de suite qu'il est extrêmement délicat de rendre compte d'un livre-hommage, quel que soit le soin apporté à sa fabrication et le souci de cohérence et de logique qu'ont eu les responsables de la publication, Jean Gili et Ralph Schor. C'est un exercice nécessairement insatisfaisant, tant il est difficile de faire la part dans un ouvrage de cette sorte de ce qui est un simple témoignage d'amitié et de fidélité et de ce qui est en partie au contraire un travail scientifique en cours. Il ne saurait être question ici de faire une étude critique de trente-sept articles. Nous oublierions forcément certains d'entre eux, et nous citerons volontairement le moins de noms possible.

Au reste la personnalité dont il convient de parler est d'abord celle à qui s'adresse cet hommage. Maurice Agulhon l'a fait avec pertinence dans un avant-propos, qui va à l'essentiel. Il a dit combien les qualités humaines de Pierre Guiral avaient contribué à le faire estimer et aimer — le mot n'est pas trop fort pour ceux qui le connaissent et qu'il veut bien encore honorer de son amitié. Un ouvrage à prétentions historiques ne peut rendre compte de ce qui est assurément une qualité première chez un homme qui a fait à la fois métier d'enseignant et de chercheur. De cela je voudrais rendre un témoignage supplémentaire qui nous ramènera tout naturellement à cet ouvrage : la diversité même des thèmes abordés et des sujets choisis, qui vont du militantisme ouvrier (Antoine Olivési) aux prises de position de Charles Maurras (Victor Nguyen, qui nous a malheureusement quittés), témoigne d'une grande ouverture d'esprit, et du respect que Pierre Guiral a toujours témoigné pour les convictions de ceux qui l'entouraient.

Sans doute est-ce pour cette raison que ce catholique convaincu a voulu œuvrer à la réconciliation judéo-chrétienne. C'est ce qui explique la part prise dans ce volume par les articles consacrés aux minorités juives, ceux de Carol Iancu, David Cohen et Pierre Echinard. Autant que de pensée politique, c'est bien d'idéologies au sens large, religieuses, philosophiques que Pierre Guiral s'est préoccupé. La part qui est consacrée

ici à l'histoire de la presse (en écho aux travaux qu'il a menés ou dirigés dans ce domaine) nous ramène constamment à ces préoccupations.

De même son goût pour l'Histoire régionale, et naturellement d'abord pour la Provence, explique la place centrale que tiennent Marseille et sa région dans cet hommage. On y touche à tous les aspects, du commerce marseillais au félibre en passant par le théâtre provençal. Il est rare, et c'est dommage — mais peut-être est-ce la loi du genre — que l'on élargisse le débat. L'ouverture sur l'Italie nous ramène tout de même à la dimension méditerranéenne ; la variété des articles sur le cinéma fasciste (Gili), la littérature, la musique (E. Richard) nous rappelle opportunément une qualité fondamentale de Pierre Guiral, je veux parler de sa remarquable culture littéraire, due sans doute à une vieille formation « classique ».

Une lacune qui me touche est le peu d'importance accordée à l'histoire sociale. Les individus ici priment le collectif. Certes — et j'en suis totalement d'accord avec Maurice Agulhon — Guiral ne s'est jamais proclamé historien des mentalités, et il a toujours eu une particulière tendresse pour le genre biographique. Mais une sensibilité certaine, et aussi sa connaissance encyclopédique des textes littéraires, si rare malheureusement chez beaucoup d'historiens, lui permet parfois de rivaliser heureusement avec des spécialistes « plus dans le vent ». Je pense à certaines pages sur les « domestiques » qui sont de la meilleure veine. Il est regrettable que cela ne soit pas évoqué, dans un livre, qui se veut avant tout hommage à un ami, et qui, de ce point de vue, est parfaitement réussi.

Emile TEMIME

Jean-Louis LAPLANE, *Journal d'un Marseillais, 1789-1793*, présenté par Gérard Fabre et Véronique Autheman. Editions Jeanne Laffitte, Marseille, 1989, 253 p., 90 F.

Le bi-centenaire de la Révolution a donné lieu à la parution de multiples études consacrées à cette période et il a suscité aussi la mise au jour de nombreux documents qui dormaient jusque-là, ignorés du plus grand nombre, dans la paix des archives. C'est le cas de ce *Journal d'un Marseillais* que nous présentent deux jeunes historiens, Gérard Fabre et Véronique Autheman. Ce manuscrit, qui appartient au fonds des archives départementales des Bouches-du-Rhône, n'avait pas échappé aux investigations de quelques érudits, mais jamais encore il n'avait fait l'objet d'une publication. Celle qui nous est proposée ici n'est pas intégrale : les événements retracés dans ces chroniques s'étendent de 1714 à 1824 ; les éditeurs n'en ont retenu que quelques pages antérieures de peu à la Révolution (1784 à 1788) et ils ont préféré consacrer la plus grande partie du volume aux années 1789-1793, comme il est indiqué dans le titre. Pour cette période le texte du manuscrit est reproduit in-extenso.

C'est certainement la partie la plus intéressante, en raison d'abord de la nature des événements racontés, mais aussi du fait qu'il s'agit ici des souvenirs personnels de l'auteur, identifié comme Jean-Louis Laplane, courtier de Marseille. A vrai dire, il ne s'agit pas exactement d'un journal où ce jeune homme (il est né en 1767) aurait consigné chaque soir ce qu'il aurait vécu dans sa journée : il explique lui-même que les notes qu'il avait prises ont été brûlées par son père, par peur d'une perquisition qu'on risquait d'effectuer chez lui, parce qu'il était fortement soupçonné d'être un fédéraliste et un contre-révolutionnaire, en septembre 1793. Un seul cahier échappa par hasard à la destruction : celui qui couvre la période de 1784 à juillet 1789. Nous sommes donc en présence d'un texte reconstitué et réécrit plus tard, à froid, et dans une tout autre ambiance : celle de la Restauration.

C'est l'année 1789 qui se taille la part du lion. Dans le volume imprimé, elle occupe les pages 83 à 194 ; les années suivantes n'ont droit qu'à des notices beaucoup plus succinctes ; 1792 et 1793 ne font même l'objet que de quelques notes sans lien (pages 194 à 214). Plus précisément encore, c'est la première moitié de 1789, de janvier à juillet, qui tient le plus de place (pages 83 à 176) et c'est tant mieux puisqu'il s'agit de la partie du journal qui avait échappé à l'autodafé paternel de 1793. Au fil de sa chronique, J.-L. Laplane ne cache guère ses sentiments d'hostilité à la Révolution, mais il convient de ne pas oublier que la majeure partie de la rédaction a été réalisée de 1814 à 1824 et que l'auteur, qui souhaitait faire imprimer son manuscrit, l'a sans doute retouché pour accentuer encore ce trait.

Néanmoins, même si c'est à travers une mémoire sensiblement colorée par la suite des événements, cet ouvrage nous apporte le témoignage d'un contemporain, avec l'irremplaçable saveur des « choses vues » et des détails que les récits officiels n'ont pas toujours notés. Les deux éditeurs ont très soigneusement complété ce texte par des notes abondantes et précises et des pièces annexes (pages 217 à 234) le plus souvent empruntées aux archives de la ville ; ils y ont ajouté un état des sources et une bibliographie, plus un beau plan de Marseille en 1791, si bien que cet ouvrage sera un apport considérable pour l'histoire de la Révolution à Marseille, au moins pendant les premiers mois, « pour notre instruction et notre plaisir » comme le dit, dans sa préface Monique Cubells : on peut se fier à l'appréciation d'un connaisseur aussi averti et remercier G. Fabre et V. Autheman ainsi que les Editions Laffitte d'avoir mis à notre disposition cet intéressant document.

René MOULINAS

*Vie municipale et vie locale à la Cadière, Saint-Cyr, et les Lecques au début de la Révolution en 1789-1790.*

Le bicentenaire de la Révolution française a fait fleurir les études générales et locales. Le quatrième fascicule des *Amis de la Cadière*, après avoir rappelé l'économie du pays (« la principale production est le vin rouge, dont la qualité le fait rechercher pour le commerce des Iles. On y recueille beaucoup d'huiles d'olives »), publie sans commentaire de nombreux textes qui font revivre la vie de la Cadière en 1789 et 1790. Un travail sérieux et bien présenté.

Pierre GUIRAL

Yves DOSSAT, *Evolution de la France méridionale, 1249-1348*, Londres, Variorum Reprints, 1989, 346 p.

Ce volume réunit vingt et une études consacrées pour l'essentiel après la prise de possession du comté de Toulouse par Alphonse de Poitiers, soulignant l'affermissement du pouvoir royal dans cette région, notamment par la lutte contre les usurpations domaniales et l'établissement de points d'appui fortifiés de l'autorité, les bastides. L'histoire économique y trouve aussi sa place : ventes de forêts, constructions de routes, fonctionnement d'une boucherie. Le tiers du volume est consacré au Quercy et aux Quercynois, notamment autour des figures de Pierre de Fontanes et de son fils Philippe, bourgeois de Figeac au service du roi. Il s'agit là d'une famille que l'on trouve en relations suivies avec le port de Marseille au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Les historiens de la Provence retrouveront ou trouveront également avec intérêt dans ce recueil un article

sur les registres de notaire de Bioule au début du XIV<sup>e</sup> siècle, étude de diplomatique notariale comparée confrontant ces documents à la pratique des notaires provençaux contemporains.

Noël COULET

Paul LAFRAN, Anne ROTH-CONGES, Jacques LEMAIRE, *Le Pont Flavien de Saint-Chamas*, édition du bimillénaire du Pont Flavien (Les Amis du Vieux Saint-Chamas, 1989).

L'active association des « Amis du Vieux Saint-Chamas », dont Monsieur Paul Lafran est l'animateur infatigable, vient de publier une très jolie plaquette de 112 pages sur le plus prestigieux des monuments de cette commune, et aussi l'un des plus connus de la région : le pont romain sur la Touloubre, dit « pont Flavien », d'après le surnom (*Flavus*) du citoyen qui, par testament, en a, au I<sup>er</sup> siècle, décidé et financé la construction.

L'ouvrage comporte deux parties : un texte en quatre chapitres (p. 1 à 29), et un ensemble de soixante-dix-sept illustrations ; c'est dire l'importance de la documentation iconographique tout à fait remarquable.

Paul Lafran et Anne Roth-Congès se partagent l'étude géographique et historique, enrichie de dix-sept dessins et gravures, qui s'ajoutent aux illustrations composant la seconde partie. Le contexte géographique, étudié par Paul Lafran, met l'accent sur l'importance du franchissement de la Touloubre dans l'Antiquité préhistorique et historique. Traitant l'histoire et la signification du pont, Anne Roth-Congès émet l'idée que le monument, témoignage de la munificence du donateur, aurait pu, avec ses arcs triomphaux, servir d'accès à son mausolée ; hypothèse que n'a confirmée aucune découverte de tombeau, mais qu'établiraient la présence des aigles, et surtout, celle des lions imposant la patte sur une tête coupée. La description précise du monument, l'histoire détaillée de la route et des remaniements du pont et de ses réparations au cours des siècles, montrent à l'évidence ses heurs et malheurs.

Vicissitudes encore plus visibles sur la très belle collection d'images que fournit la seconde partie du livre. Avec les cartes de la région de Berre dans l'Antiquité, des abords actuels du pont, des voies protohistoriques au nord et à l'est de l'étang, des croquis et plans de l'édifice, les auteurs publient un ensemble qui est probablement quasi-exhaustif de dessins, gravures, cartes postales et photographies anciennes ou récentes, documentation irremplaçable rassemblée essentiellement, outre les auteurs du texte, par Jacques Lemaire.

Une élégante présentation sous couverture en couleurs, le pont, bien sûr, et l'écu moderne de la ville (qui en comporte le dessin stylisé), une impression très soignée, ajoutent à l'agrément de ce petit livre, qui fait honneur à ses auteurs. Pourquoi et comment a été créé le pont Flavien, comment a-t-il été, en deux mille ans, mutilé, et pourtant conservé, qu'est-il aujourd'hui, autant de questions évoquées qui permettent d'espérer que cette publication incitera à parachever l'aménagement des abords du pont et contribuera ainsi à mettre en valeur et à sauver définitivement ce bel héritage de la Provence romaine.

Madeleine VILLARD